

# Le langage, enfin matière première de l'école ?

*Pierre Judet de La Combe*

Le langage est un monde en soi. Il n'est pas seulement un instrument servant à communiquer des informations et des avis, ou à exprimer, comme langue particulière, une appartenance ou une identité collective. Il n'est pas non plus le monde : agir, lutter, faire la guerre ou ne pas la faire mobilisent autre chose que des mots. L'état du monde n'est pas un texte, ni un chaos de textes. Il est secoué de tensions et de violences bien factuelles. Si le langage est plus qu'un instrument, c'est qu'il est à la fois une réalité globale donnée et contraignante – « tout le monde (ou presque) parle avec des mots hérités, convenus » – et le milieu instable et changeant d'une expérience historique toujours nouvelle qui transforme aussi bien celles et ceux qui parlent que le langage lui-même. Il change en fonction de ce qui a été dit et de ce qui a été fait au nom de phrases entendues. « Démocratie », « économie », « école », « terrorisme », « religion », « droit » ont changé de sens selon les événements qui ont donné un contenu vécu à ces mots, selon la puissance de celles et de ceux qui les ont employés et, simultanément, selon la faiblesse de celles et de ceux que ces réalisations ont marginalisés. Dans chaque société, des langues particulières, ou sociolectes, tendent à figer ces conditions mouvantes selon la hiérarchie des positions. Des langages savants, cultivés, médiatiques ou technocratiques tendent à s'imposer comme norme légitime, quitte pour cela à recourir à une langue étrangère, l'anglais de communication, dont la maîtrise assure, au-delà d'une compétence de communication, une supériorité sociale. Des contre-langues